

Causerie sur la mode

Autor(en): **Trottenville, Sophie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 51

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

| | | |
|-------------------------------|---|--|
| PRIX DE L'ABONNEMENT : | On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin | CAUSERIES DU CONTEUR |
| SUISSE : un an . . . 4 fr. 50 | MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en | 2 ^{me} et 3 ^{me} séries. |
| six mois . . . 2 fr. 50 | s'adressant par écrit à la <i>Rédaction du Conteur vaudois.</i> — | Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux |
| ETRANGER : un an . . 7 fr. 20 | Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis. | |

L'hiver à La Vallée.

On nous écrit du Sentier :

Quel est l'habitant de la plaine qui ne nous a pas plaints du fond du cœur, nous autres habitants de la montagne, en entendant parler de nos hivers si rigoureux, des masses énormes de neige qui couvrent nos routes, nos champs. Pas un qui ne se soit écrié alors : « La Vallée, un pays de loups, une vraie Sibérie ! » Pays de loups, pas tant que ça ! Nous avons nos jouissances en hiver ; et j'en sais plus d'un ou d'une qui préfère l'hiver à l'été. En effet, pendant la plus grande partie de cette saison, la plaine est recouverte d'un épais brouillard. Tout est humide, froid et sombre. Chez nous, au contraire, un beau soleil nous réjouit ; il réchauffe peu, il est vrai, mais il n'en est pas moins le bienvenu. Et puis, quelle source de plaisirs nous offre le lac, lorsqu'après deux ou trois jours de froid intense, sa surface est gelée assez solidement pour que dames et messieurs osent s'y aventurer. Dès midi, on ne voit que groupes de personnes allant patiner. La glace est bientôt couverte de patineurs et patineuses se croisant, se poursuivant, faisant les évolutions les plus gracieuses. Cette scène, éclairée par un gai soleil, est d'un effet saisissant. Il y a là pour l'observateur matière à jouissance, et à rire assez souvent. Là, une jeune demoiselle, peu solide sur ses lames de rasoirs, fait une culbute sur le dos ; elle se relève lestement assez honteuse. Plus loin, quelques jeunes gens suivent un groupe de demoiselles qui patinent ensemble. Ils tournent, retournent sans oser se décider à les accoster. Enfin le plus hardi se décide, et les voilà tous, mains enlacées, qui s'en donnent à cœur joie.

Le patinage est tellement à la mode maintenant, que l'on voit souvent, sur notre lac, de vieux papas à cheveux blancs, montés sur des patins à l'ancienne mode, patiner avec entrain ; de grosses dames, qui ne pourraient guère marcher pendant une demi-heure, trouvent du souffle et des jambes pour cet exercice ; enfin, c'est une vraie contagion ; chacun veut prendre part à ce plaisir. Si la glace est solide partout, les bons patineurs vont au Pont ; c'est beau de les voir glisser comme le vent sur la surface unie du lac. Arrivés au Pont, ils vont se rafraîchir dans quelque café, font un bout de causette avec des connaissances, puis reviennent à l'autre extrémité du lac où sont restés les médiocres patineurs. Quelquefois, il y a restaurant en plein air ;

alors c'est foule autour du poêle établi là ; le thé, le café, les grogs sont les bienvenus, car le patinage altère et l'eau du lac est malsaine quand on a bien chaud. — Mais les ombres du soir s'étendent sur la vallée ; le froid commence à se faire sentir. Avec la nuit, patineurs et patineuses rentrent chez eux, harassés, mais joyeux !

Une Combière.

Le Sentier, 12 décembre 1887.

Causerie sur la mode.

Il faut avouer que les modes actuelles présentent des aberrations, des extravagances qu'il appartient au bon sens de condamner. Toute femme soucieuse de sa dignité en fera donc justice en ne les adoptant pas. Mais elles sont malheureusement en infime minorité, les dames qui placent le bon sens au-dessus des exigences tyranniques de la mode.

Un littérateur lausannois, très regretté, poète humoriste à ses heures, faisait ainsi parler une des dernières comètes qui nous sont apparues :

Bonjour ! comment va la machine ronde ?
Depuis longtemps vous m'attendiez, petits.
On se fait vieille en parcourant le monde ;
Je ne suis plus si lesté que jadis.
Puis j'ai revu des anciennes planètes,
Et nous avons causé de vos progrès ;
Mais que d'abord je mette mes lunettes :
Pauvres enfants ! comme vous voilà faits !!

Après avoir passé en revue, pour les déplorer, quelques travers du siècle, la comète s'informe de la plus belle moitié du genre humain et s'écrie à la vue de celle-ci :

... Quoi ! ces ballons surmontés de corsets !
Pauvres enfants, comme vous voilà faits !...

Mes sœurs, quels jugements pensez-vous qu'eût porté la comète sur ce dérivé des ballons, qui est censé parachever aujourd'hui toute toilette de bon goût?... Sur nos chapeaux, qui affectent les formes les plus excentriques, les garnitures les plus monumentales ; — sur les dessins étranges et carnavalesques des tissus dont nous nous habillons ; — sur nos ombrelles rouge-vif, nos chaussures effilées, qui semblent exiger la suppression des cinq orteils, et dont les hauts talons, à base minuscule et ramenés vers le milieu d'une semelle trop cambrée, déplacent le centre de gravité de notre personne, nous forçant ainsi à adopter une certaine démarche,

quitte à ressentir une vive fatigue dans la colonne vertébrale !

Qu'eût-elle dit, la vieille comète, de certaines robes de soirée taillées en cœur au dos ; — de manchons ornés de têtes d'animaux ; — de couvre-chefs de fourrure affectant la forme d'une casquette de garde-chasse, à la visière parfaitement accentuée?... Elle eût encore trouvé à s'égayer de nos bijoux même, car n'avons-nous pas pris un engouement tout particulier pour un genre de porte-bonheur breloque, ou amulette représentant le compagnon de saint Antoine ? C'est qu'elle ignorait encore que notre siècle avait inventé un mot qui excuse toutes les anomalies de la mode. On pardonne tout à ce qui est déclaré avoir du *chic* ; et voilà que nous n'avons plus que cet objectif-là dans le choix de nos objets de toilette. Il est vrai qu'il n'est pas difficile à atteindre, pourvu que le chapeau ou la robe ait quelque chose d'extraordinaire, cela suffit pour le faire excuser : il a du *chic*.

Une jeune Américaine de ma connaissance, garnissait elle-même un chapeau de la manière la plus baroque ; sur l'observation que je lui fis en riant, que le chapeau ne flatterait guère son joli minois, elle me répondit très sérieusement que « plus c'est fou, plus c'est joli. » Ce mot caractérise notre époque pour la mode.

Mesdames, je ne prétends pas faire une propagande quelconque pour enrôler celles de vous qui tiennent à être ornées de vertus plus que de bijoux dans une association qui donne l'exemple du costume austère ou uniforme ; je ne vous effaroucherai pas même en vous proposant comme modèle les principes admirables des quakeresses, sur la manière de se vêtir ; je veux seulement dire qu'en renonçant à l'extraordinaire dans votre mise, à tout ce qui force ou attire le regard, vous ne perdrez aucun de vos charmes et vous vous attirerez l'estime et la considération.

Sophie TROTTENVILLE.

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

VI

C'était au mois de juin ; il était deux heures de l'après-midi, et la chaleur était étouffante : Lucrèce prenait sa leçon, mais bâillant, s'étirant, elle avait déclaré ne rien comprendre à ce qu'elle faisait.

— Voulez-vous que nous nous mettions au piano ? dit l'institutrice, cela nous changera et vous réveillera peut-être un peu.

— Volontiers.

Mais les doigts de l'enfant s'égarèrent mollement sur les touches d'ivoire, qui ne rendirent que des notes confuses et alanguies.

— Décidément, je tombe de sommeil, dit-elle.

— Tenez, voyez ce passage, c'est si joli ! reprit Thérèse, prenant place au tabouret et jouant à ravir une ravissante mélodie de Mendelssohn, qui eut le don d'émotionner l'élève qui, réjouie, releva la tête et marqua son approbation.

Thérèse sourit, mais cessa subitement. Derrière la cloison, une autre approbation se faisait comprendre, un applaudissement discret, de bonne compagnie, mais significatif.

On l'avait écoutée, on s'occupait d'elle. Qui?... Le jeune comte de Montbelliard, sans doute. Quelle impercience ! Oh ! il la punissait d'avoir été faible et lâche, d'avoir faibli devant son devoir.

Elle ferma le piano.

— Voyons notre botanique, dit-elle ; nous en sommes restées à la famille des ombellifères.

Mais Lucrèce, qui ne s'en souvenait guère, et se montrait peu sensible aux charmes d'un bouquet de fleurs qui ne lui était pas offert, s'endormit paisiblement et sans remords.

Thérèse, vaincue, se disposait à se lever et à se retirer, quand plusieurs voix qui s'entendaient d'une pièce voisine frappèrent son oreille.

C'étaient des amis de la maison, des Parisiens, gais, aimables, bons enfants, satisfaits, et qui, à en juger à leur hilarité et à leurs sorties un peu vives, devaient avoir bien déjeuné.

Thérèse se laissa retomber sur sa chaise ; elle n'allait pas choisir ce moment pour partir et passer devant ce groupe de fous. Il y avait probabilité qu'ils ne tarderaient pas, de leur côté, à s'éloigner, et elle avait de quoi s'occuper : des devoirs à corriger, sa leçon du lendemain à préparer.

Mais c'est alors que son attention fut particulièrement attirée ; une voix dominait celle des autres, une voix qu'elle ne reconnaissait pas pour l'avoir déjà entendue dans la maison, mais qu'elle était certaine d'avoir perçue ailleurs.

Oh ! ce n'était pas de la veille, il y avait longtemps déjà ; c'était comme un écho lointain dont la vibration lui revenait peu à peu.

Cette voix, elle en saisissait toutes les inflexions, elle la retrouvait dans ses caresses comme dans ses éclats, dans ses nuances et dans tous ses détails. Cependant elle n'eût pu dire à qui elle appartenait. Celle d'un ami ? Elle vivait seule avec sa mère. Celle d'un voisin, d'une rencontre de hasard ? Comment admettre que, dans ces conditions, elle lui serait ainsi restée dans l'oreille et, à un simple écho, y aurait produit une telle sensation ?

Une pensée lui vint, une pensée soudaine, violente, qui s'empara d'elle et la tint à sa merci.

— Mon père !

Quelle plaisanterie ! il y avait dix ans qu'elle ne l'avait vu, et, si elle s'était trouvée en face de lui, elle ne l'aurait sûrement pas reconnu. Comment pouvait-elle, au seul bruit de sa voix, le deviner ? Elle se dit tout cela et bien d'autres choses encore, et cependant elle ne douta pas. C'était bien lui, lui dont elle s'était toujours souvenue, malgré les années qui s'étaient amoncelées depuis son éloignement. Sans le voir, elle le reconnaissait, elle le voyait derrière cette cloison, les cheveux grisonnants, la bouche railleuse, l'œil fin sous la paupière battue, la voix haute bien que chevrotante, et c'était le même esprit, cet esprit gouaillier et sardonique, qui avait déridé tant de lèvres et, peut-être aussi, fait couler tant de larmes.

Le comte d'Arcy venait donc dans cette maison ? A quel titre y avait-il ses entrées ? Il était probablement l'ami du comte de Montbelliard ? Ces messieurs s'y retrouvaient à la même table, faisant assaut d'esprit et s'asseyant devant le même baccara. « Nous avons l'habitude d'être assez libres dans cette maison, » avait dit ce dernier. Voilà pourquoi ce jeune homme y venait ; mais lui, son père ? Il n'était plus jeune cependant ; une autre maison l'appelait, et celle-là il l'avait oubliée comme celle qui y vivait dans l'ombre, l'attendant en vain.

(A suivre).